

Épinglé

La Belgique porte son aide à 12 millions

Le ministre belge de la Coopération au développement, Olivier Chastel (MR), a effectué lundi le déplacement à Dadaab, en compagnie du président du consortium d'ONG 12-12, Erik Todts et d'Yves Willemot, directeur d'Unicef Belgique. "Nous avons été témoins d'une coordination exceptionnelle des organisations humanitaires internationales" mais aussi "de l'ampleur du travail que requiert cette crise", a commenté le ministre.

La Belgique a déjà alloué 9 millions d'euros du budget de l'aide humanitaire pour répondre à la situation d'urgence de la Corne de l'Afrique. Au Kenya, M. Chastel a annoncé le déblocage "de 3 millions d'euros encore disponibles dans notre budget à destination des organisations humanitaires qui s'occupent des questions de l'enfance, dans les domaines sanitaire et de l'éducation, en priorité."

Quid de l'an prochain? "Le Kenya n'est pas un pays prioritaire de la coopération belge, mais il fera encore partie l'an prochain de nos objectifs de résorption de crise. Avec la différence que cette année, nous avons dû intégrer la donne de la famine au mois de juin, tandis que nous pourrions avoir une planification plus directe du budget 2012." OleB

Repères

A quoi servent les dons?

- **Pour répondre à cette question récurrente et légitime**, Yves Willemot, administrateur de 12-12, a dressé une liste d'exemples concrets de l'utilisation des dons.
- **8 euros**: De l'eau pour un enfant pendant un an.
- **30 euros**: De la nourriture pour un enfant pendant un mois.
- **45 euros**: 10 000 tablettes de purification d'eau.
- **54 euros**: 150 sachets de pâte nutritionnelle prête à l'emploi.
- **150 euros**: Un kit de vaccination (glacière, 100 doses de vaccins contre la polio et 100 doses de vaccins contre la rougeole).
- **367 euros**: Une pompe à eau.
- **1 424 euros**: Une tente polyvalente pour une classe.

Web

EN SAVOIR PLUS

sur les actions du consortium pour la Corne de l'Afrique, et notamment sur l'action "Un enfant, un euro" sur le site www.12-12.be.

Dadaab, dernière station de l'exode somalien



Des villes de toile ont été dressées aux abords des camps de réfugiés de Dadaab, afin de fournir un refuge provisoire à la grosse centaine de milliers de Somaliens qui ont fui la guerre et la famine pour trouver abri au Kenya.

► **Fuyant la guerre et la famine, les Somaliens gagnent le camp de réfugiés kenyan.**

► **Les acteurs humanitaires s'organisent pour gérer un afflux massif autant que soudain.**

Reportage **Olivier le Bussy**
À Dadaab (Kenya)

Sur 362 hectares de brousse aride, s'alignent à perte de vue les 6 000 tentes, dressées par le Haut commissariat pour les réfugiés des Nations unies (HCR). Dans cette extension du camp de réfugiés d'Ifo, près de la ville Dadaab, au Kenya, s'abritent pas moins de 24 000 Somaliens, qui ont fui la famine et les conflits qui déchirent leur pays.

Voilà déjà 20 ans – depuis l'effondrement de l'Etat somalien – qu'un afflux quasi ininterrompu de réfugiés somaliens passent la frontière, distante de 80 km de Dadaab, qui sépare leur contrée d'origine de la province kenyenne du Nord-Est. Au fil des ans, Dagahaley, Hagadera et Ifo, les trois camps installés

en 1991 aux abords de Dadaab par le HCR, ont accueilli un nombre croissant de Somaliens (et, dans une nettement moindre mesure, des Ethiopiens, des Erythréens, des Soudanais, des Congolais...). Dadaab est devenu "le plus vaste camp de réfugiés au monde" – et accessoirement la troisième "ville" la plus peuplée du Kenya.

Vaste, mais pas assez pour contenir la brusque augmentation du flot de réfugiés depuis juin dernier. L'insécurité qui règne en Somalie, la sécheresse – la plus sévère depuis 60 ans qu'ait connue la Corne de l'Afrique, affirment les Nations unies – et leur corollaire, la famine, ont provoqué ces derniers mois un exode massif. Exode qui, dans un premier temps, a submergé les capacités d'accueil des camps et les organisations humanitaires. De janvier à mai 2011, le nombre d'arrivées mensuelles oscillait entre 9 et 10 000. Entre juin et août, ce sont entre 30 000 et 40 000 personnes qui ont rejoint Dadaab, tous les mois. Estimée à plus de 300 000 personnes fin 2010, la population des camps devrait atteindre d'ici la fin de l'année près d'un demi-million d'âmes. "Il en arrive encore plus ou moins 1 000 par jour, mais ils sont en meilleure condition qu'il y a quelques mois", explique

Stephanie Perham, responsable

pour HCR. "Ils viennent à pied jusqu'ici, où sont emmenés en bus depuis la frontière."

Face à cet afflux soudain, le HCR s'est trouvé dans l'impossibilité de procéder rapidement à l'enregistrement et l'installation, fut-elle provisoire, de tous les nouveaux réfugiés. La présence de milliers d'entre eux aux abords des camps ne va pas sans poser quantité de problèmes, souligne Guy Avognon (HCR), comme "les violences sexuelles, la petite criminalité, les risques de maladies et d'incendie, les dégâts liés à l'environnement". Mais aussi "des conflits avec la population locale", pour les ressources de bases, "et parce que des Kenyans vendent illégalement des terres qu'ils ne possèdent pas aux réfugiés".

Pour absorber le flux, trois villes de toiles sont ainsi sorties de terre. Une petite à Kambioos, dépendant d'Hagadera et deux plus peuplées près d'Ifo. "Ici, on se concentre sur les besoins primaires: eau, sécurité, nourriture, hygiène", explique Henok Ochalla, du HCR, au milieu d'une des vastes allées ensablées de l'extension "3" d'Ifo. "On vient d'avoir un arrivage de 300 familles d'une même communauté et on va essayer de les installer ensemble. Avant la fin, on aura 60 000 personnes dans cette

extension. Il faudra faire passer le nombre de tentes de 6 à 15 000. Dans 6 à 8 mois, on leur fournira un logement permanent."

Afin d'assurer des conditions d'hygiène décentes, 700 latrines "à la turque", cernées de tôle, ont été montées le long des vastes allées "d'Ifo 3", explique Mary, responsable du programme Wash d'Oxfam. Pour assurer l'approvisionnement en eau, trois camions, pouvant transporter de 10 à 16 000 litres d'eau en bidons se ravitaillent trois fois par jour au puits du camp d'Ifo "1". "Nous sommes en train de placer un pipeline et on creusera des puits ici, dans 2 mois", explique Mary.

D'un petit édifice de branchages épineux s'élèvent des voix d'enfants qui récitent le Coran, tandis que d'autres poursuivent le visiteur de joyeux "howayou, whatsyouname?". En revanche, pour les adultes qui se cachent du soleil sous les tentes, le temps de l'insouciance est révolu. "Nous avons vécu sept mois aux abords du camp et nous sommes ici depuis 20 jours. On a besoin d'une maison, d'argent, on ne reçoit pas assez de nourriture", déplore Assaf, d'une voix lasse. Agé de 32 ans, il a quitté la Somalie avec sa femme et ses deux enfants "à cause de la sécheresse mais aussi de la guerre". Il assure qu'il rentrerait chez

lui, si son pays était en paix. Mais il est plus que vraisemblable qu'Assaf et les siens demeureront à Dadaab.

Car hormis les quelques milliers qui bénéficient des programmes de réinstallation dans des pays occidentaux ou africains, les rares qui entrent illégalement au Kenya et ceux, plus rares encore, qui rentrent au pays, les Somaliens de Dadaab ont peu d'espoir d'en partir un jour. Ce qui ne dissuade pas des dizaines de milliers de leurs compatriotes d'entreprendre le périlleux périple, parfois long de centaines de kilomètres, vers le Kenya, promesse de conditions de vie plus sûres, sinon idéales. En cette fin de matinée, ils sont encore nombreux à se presser aux portes du camp de Dagahaley, pour passer la procédure de réception. L'enregistrement proprement dit ayant accusé un tel retard (jusqu'à 40 000 personnes), elle a été mise en place pour que les réfugiés soient quand même pris en charge.

Sous un petit préau, le personnel du HCR prend le nom et les empreintes digitales des arrivants et vérifie qu'ils peuvent prétendre au statut de réfugiés, notamment en établissant leur origine par le dialecte qu'ils pratiquent. Assis sur un petit banc, Adan Moham-

med attend d'être reçu "depuis trois jours". Accompagné de ses quatre enfants, il a voyagé en véhicule juste à Dadaab: "J'ai perdu ma femme, mon troupeau. Je suis venu ici de Buale, dans la province du bas Juba, parce que je savais par les médias que ce camp existait."

Une fois leur identité établie et inscrite sur un bracelet jaune, les réfugiés suivent le parcours qui les conduit dans les locaux de Médecins sans frontières Suisse. Les enfants y sont déparasités et vaccinés contre la rougeole et la polio, les femmes enceintes contre le tétanos. "On établit aussi le niveau de malnutrition", précise Narcisse Wega, coordinateur chez MSF Suisse, à l'aide d'un petit bandeau vert, orange et rouge passé autour du bras. "Les enfants de moins de cinq ans dont le tour de bras est inférieur à 115 mm sont en état de malnutrition sévère, ceux dont il est compris entre 115-124 mm en état de malnutrition modérée, et ceux allant de 125 à 134 mm présentent un risque", détaille Narcisse Wega. "La malnutrition se mesure aussi par le rapport taille/poids, et c'est la méthode qu'on utilise pour les plus de 5 ans. Entre 15 à 20% des moins de 5 ans et de 30 à 40% des 5-10 ans sont malnutris. Mais peu de cas nécessitent une hospitalisation. Et les enfants récupèrent relativement vite, entre 6 et 8 semaines, selon les cas."

L'examen médical est suivi d'une distribution de nourriture, mais aussi de couvertures, de matelas, de tongs, assurée par le Programme alimentaire mondial (Pam). A travers les grillages qui délimitent le couloir traversant le hanger s'empilent des sacs estampillés USAid, Japon, etc., des réfugiés employés par le Pam délivrent une ration familiale pour 21 jours – le temps d'attente avant l'enregistrement – qui comprend "de l'huile, des haricots, des céréales, du sucre, de quoi assurer à chacun un apport de 2 100 calories par jour", explique Dorte Jessen, du Pam.

Enfin, Handicap international recueille le maximum de données pour identifier les personnes les plus vulnérables, afin de pouvoir les suivre pendant toute leur vie au camp. "Il faut approcher le handicap en fonction de l'environnement", souligne Jennifer Léger. "Est-ce que les latrines seront accessibles à telle personne? Sera-t-elle en état d'aller chercher de la nourriture, de l'eau... Il faut aussi penser aux mères seules, aux personnes âgées, aux orphelins..."

Killian Kleinschmidt, représentant du HCR, résume la philosophie de cette chaîne humanitaire: "Le HCR dirige les opérations, mais sans les autres ONG, rien ne serait possible. Personne ne peut atteindre des résultats seul."